III. GALERIE DE FAMILLE

In memoriam :

RÉV. P. GIOSUÉ BERBENNI, O. M. I.
(1927-1954)

Un deuil douloureux vient de frapper le Vicariat de Grouard et particulièrement la mission des Esclaves, du Lac au Foin, par suite de la mort tragique du jeune et ardent missionnaire qu'était le Père Giosuè Berbenni, O.M.I.

Les Indiens se sont pressés, nombreux et émus, devant la dépouille mortelle de celui dont ils avaient compris le dévouement. « Le voir » encore, était leur désir, et ils ne s'en éloignaient qu'avec des larmes dans les yeux.

A ses funérailles, toute la population indienne assistait, et les rares Blancs demeurant dans la contrée, s'étaient unis à elle. Un peu avant l'heure fixée pour les obsèques, les gérants des deux magasins, la famille Trufitt et le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson arrivaient à leur tour. M. Don. Edgecombe vint déposer sur le cercueil une couronne de fleurs, et M. Trufitt un bouquet. Du Fort Vermillon était venu l'officier de police Smith. Quant aux deux familles religieuses de la mission, les Oblats et les SS. de la Providence, elles étaient au complet, augmentées même, celles des Soeurs, de quatre nouvelles religieuses arrivées la veille par avion, et celle des Oblats, des Pères Jal, de la Rivière au Foin, et Jean, de Paddle Prairie, ainsi que du Frère Dumas, du Fort Vermillon. En mentionnant ces présences, dans une lettre à Son Excellence Monseigneur

Routhier, le R. P. Habay, supérieur, fait cette réflexion qui se comprend si bien: « Nous ne nous sentions plus seuls, en cette douloureuse circonstance »!

La cérémonie funèbre fut véritablement impressionnante. Beaucoup d'assistants pensaient sans doute, avec le Père Habay, aux parents du cher défunt, à sa mère surtout, et priaient Dieu de les assister quand leur parviendrait la terrible nouvelle!

Le Père Habay, célébrant, était assisté des Pères Jal et Jean, remplissant les fonctions de diacre et sous-diacre, tandis qu'aux Pères Tétreault et Costa avait été confié le rôle de prédicateurs.

A 10 heures 15, le mercredi 25 août, fut faite la levée du corps, qui avait été exposé dans la maison des Pères; et ensuite, au chant du *Miserere*, la population suivit le cercueil porté par six Indiens, et pénétra dans la chapelle de Notre-Dame de l'Assomption par la grande porte d'entrée, qui n'est ouverte que dans les grandes circonstances.

Les fidèles remplirent la chapelle, les enfants plus ou moins mêlés à leurs parents, tous ayant les yeux fixés sur l'autel tendu de noir et sur le cercueil qui renfermait les restes mortels de leur regretté missionnaire.

A la fin de la messe, le Père Tétreault leur adressa la parole en anglais, rappelant avec émotion le souvenir du cher disparu et insistant sur les leçons que nous donne la mort subite. — Le Père Costa parla ensuite, en esclave, et dans un langage tout à fait simple, parfaitement approprié à la circonstance, insistant surtout sur l'immortalité de l'âme et faisant entrevoir à la fin des temps le grand jour de la résurrection des corps.

Il était bien près de midi quand eut lieu l'absoute, et qu'ensuite, au chant du *Benedictus*, on se rendit au cimetière pour les dernières prières et la bénédiction de la tombe. Tout le monde se retira en silence, pensant à la perte d'un si zélé missionnaire!

Si courte qu'ait été la vie apostolique du Père

Berbenni, elle laisse un souvenir qui durera longtemps. Les Indiens aimeront à parler de celui qu'ils avaient surnommé « le Père *Mes amis* », parce que c'était son expression habituelle quand il leur parlait. Et tous sentaient que ce n'était pas une vaine formule, le Père Berbenni étant un homme réellement plein de coeur.

Né, le 5 juin 1927, à Serina, petite paroisse de Lombardie, dans le diocèse de Bergame, non loin de Milan, en Italie, Giosuè Berbenni était le quatrième des cinq enfants de Pietro Berbenni et Caterina Gherardi. Son père était boulanger.

Si la famille Berbenni n'est pas riche, elle possède ce qui vaut mieux que la fortune, une foi profonde et simple, dont l'éducation chrétienne des enfants est la preuve.

Le quatrième, notre Giosuè, fut baptisé dès le lendemain de sa naissance, le 6 juin 1927, à Serina. A peine âgé de sept ans, il fit, le 1er mai 1934, sa première communion, dans son village natal, où il reçut aussi la confirmation.

C'est encore là qu'il fit ses études primaires, durant cinq ans; mais il fut envoyé à la ville de Bergame pour ses études classiques, qui durèrent aussi cinq ans.

Ce fut à Bergamo aussi que, se destinant au sacerdoce, il commença ses études de philosophie et de théologie, qu'il poursuivit pendant quatre ans. A Bergame encore il fut tonsuré, le 21 février 1948, au cours de sa première année de théologie.

Une conférence du Père Antonio Ostan, O.M.I., missionnaire à la Baie d'Hudson, éveilla chez lui le désir d'être Oblat et missionnaire, et de préférence dans les missions du grand nord canadien.

C'est pourquoi, le 25 août 1948, il se présenta au noviciat de Ripalimosani, en Italie, où il prit le saint habit, le 7 septembre 1948 et fit ses premiers voeux, le 8 septembre 1949.

Du noviciat, il passa au scolasticat de San Giorgio

Canavese, pour y terminer ses études théologiques et recevoir les saints Ordres.

Ayant fait ses voeux perpétuels, au scolasticat, le 8 décembre 1952, il fut ordonné sous-diacre à Aoste, huit jours plus tard, le 16 décembre; diacre, à San Giorgio Canavese, le 22 du même mois; et prêtre, aussi à San Giorgio, le 17 février 1952.

Dès le mois suivant, le 8 mars, il reçut l'obédience qui le destinait aux missions de Grouard.

Ce que le Père Berbenni avait été au scolasticat permettait de deviner ce qu'il serait comme missionnaire.

De son pays natal, situé à 3.000 pieds d'altitude. il avait apporté un tempérament de montagnard, simple et robuste. Amateur de sport, comme moyen de formation, il avait la même ardeur pour la piété et pour l'étude. Souvent il s'entretenait, avec ses condisciples, de son idéal missionnaire. Une fête des missions, qui eut lieu, au scolasticat, en 1952, lui donna l'occasion de manifester à quel point il brûlait du désir de l'apostolat dans le nord canadien. Il composa, pour la circonstance, un véritable drame missionnaire sur les régions polaires. Dans ce drame, il fit passer toute son âme d'apôtre, y *donnant sa vie* pour la conversion des Indiens. Le R. P. Luigi Rossetti, supérieur du scolasticat, en fut tellement frappé qu'il lui promit publiquement de l'aider de tout son pouvoir à atteindre son idéal.

Ne semble-t-il pas que l'ardent scolastique ait en quelque sorte prophétisé ce qui devait lui arriver deux ans plus tard?...

Enthousiaste en tout, le Père Berbenni était l'animateur des jeux et des promenades. Son caractère, des plus accommodants — par vertu pour le moins autant que par nature — faisait aimer sa compagnie, où la gaieté ne manquait jamais. Dans sa volonté de faire plaisir à tous il savait se plier aux désirs des uns et des autres. C'est ainsi, par exemple, qu'il apprit, sans attrait particulier, la musique, se rendant,

en peu de temps, capable d'accompagner les chants d'une bénédiction du Saint Sacrement.

Ayant donc reçu son obédience pour les missions, le Père Berbenni se rendit à Rome, en vue d'y faire ses préparatifs de départ. Sur le point de partir, il obtint une audience du Souverain Pontife... Alors, au lieu de la simple bénédiction qu'il allait implorer de Sa Sainteté, le Pape Pie XII, il en reçut l'ordre de retarder son départ jusqu'après les élections nationales, afin de remplir auparavant l'important devoir de voter. Ce retard lui causa d'abord une peine très vive, mais à laquelle il se soumit, et qui tourna à son avantage. Car il put, de la sorte, se perfectionner dans la connaissance du français et prendre des leçons d'anglais, ainsi que faire d'autres études qui auraient été d'un grand secours, si la mort n'était venue si tôt le frapper.

Retenu en Italie jusqu'à l'été de 1953, il n'arriva au Vic. de Grouard que le 25 juillet. Le jour même il fut destiné à la mission du Lac au Foin, où il devait apprendre la langue indienne sous la direction de son compatriote, le Père Costa.

Et c'est durant treize mois seulement que le personnel de la mission et les Indiens ont admiré ce jeune prêtre, adonné à l'étude des langues avec ardeur et succès, se livrant déjà au saint ministère avec tant d'amabilité et d'oubli de lui-même que non seulement il avait gagné l'estime universelle, mais qu'on ne pouvait pas ne pas l'aimer, suivant le mot de l'un d'eux.

Que d'espoirs on mettait en lui!

Mais la Providence, dont les vues diffèrent si souvent de celles des hommes, a permis ce qu'humainement on appellerait une catastrophe.

Le dimanche 22 août dernier, le Père Berbenni s'était rendu, comme d'ordinaire, pour les offices du jour, à la chapelle Saint-François d'Assise, située à 9 milles de la mission de Notre-Dame de l'Assomption et près du lac au Foin. Le Frère Létourneau l'avait accompagné. Le soir. tous les deux

avaient pris le souper dans la famille de M. et Mme Trufitt, lui étant sous-agent des Indiens et elle infirmière (nurse). Le repas terminé, le Frère avait repris le chemin de la mission de l'Assomption, tandis que le Père, selon son habitude, allait visiter les familles indiennes. Il est nécessaire de donner ici quelques indications topographiques qui aideront à comprendre la suite du récit.

La chapelle Saint-François d'Assise se trouve sur la rive sud de la rivière au Foin, qui coule, en cet endroit, de l'ouest vers l'est. Du même côté, voisine de la chapelle, est la maison de M. Trufitt. Du côté opposé de la rivière, sur la rive nord, et dans le voisinage immédiat du lac au Foin, se trouve le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, avec le bureau de poste, qui porte le nom d'Habay (en l'honneur du R. P. Habay, l'actuel supérieur de la Mission de l'Assomption). C'est de ce côté surtout, et sur la rive nord du lac, que sont éparpillées les familles indiennes, objet de la visite du P. Berbenni. Il avait donc à traverser la rivière au Foin deux fois, à l'aller et au retour. Et il est à noter qu'en cet endroit elle est large et fort profonde, avec un courant rapide. Etant donné l'étroitesse et la construction grossière des canots indiens, cette courte traversée se trouve dangereuse; mais les Indiens y sont tellement accoutumés que, pour eux, le danger paraît nul.

Le Père fit donc ses visites, et, au retour, vers 10 heures 30, il s'arrêta tout juste un instant à la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis il descendit la côte pour retraverser la rivière. Un commis, du nom de John Daw, le suivit pour s'assurer qu'il trouverait un canot sur la rive. L'ayant rejoint, il s'embarqua avec lui, le Père au milieu du canot, le commis à l'arrière. Après quelques coups d'aviron, effrayé peut-être par les ténèbres devenues profondes, le Père Berbenni perdit l'équilibre et fit chavirer la barque, entraînant avec lui au fond de l'eau son

dévoué compagnon. Celui-ci, bon nageur, fit tous les efforts possibles pour sauver le Père. Il le saisit une première fois; mais, probablement inconscient, le Père entraîna de nouveau son compagnon au fond de la rivière. Pourtant celui-ci, dans un effort courageux, réussit à le ramener au rivage. Entre temps, il multipliait les appels au secours. Un nommé Ralph Brugger les ayant entendus donna l'alarme. Un coup de téléphone appela l'infirmière, qui se précipita vers le rivage, avec M. Trufitt et leur fils Billy. Trois Indiens, parmi lesquels le chef, Tchon Kalé, les accompagnèrent. Aussitôt on se mit à donner au Père les soins requis en pareille circonstance, tandis que M. Trufitt et M. Brugger se rendaient à la mission de l'Assomption. Ils y arrivèrent à 1 heure 10 minute du matin, le 23. Le Père Habay et le Frère Létourneau partirent immédiatement pour Saint-François d'Assise, le Père Habay portant les saintes huiles et une Hostie consacrée. Il était deux heures du matin quand ils arrivèrent au lieu où l'on avait transporté le Père Berbenni, c'est-à-dire dans la maison de M. Don. Edgecombe. On s'appliquait encore à pratiquer la respiration artificielle, bien qu'avec de moins en moins d'espoir. Le Père Berbenni, au moins, vivait encore, car l'infirmière affirma qu'elle sentait battre son pouls, quoique très faiblement. Le Père Habay lui donna l'Extrême-onction par une onction sur la tempe. le Frère Létourneau s'était empressé de repartir pour la mission, afin d'y prendre une bouteille d'oxygène, tandis que l'on continuait à pratiquer la respiration artificielle.

Tant d'efforts ne rendirent pas la vie au cher noyé. Mais il faut reconnaître que l'on fit jusqu'à l'impossible, durant toute cette nuit. Le compagnon du P. Berbenni entraîné au fond de l'eau fut lui-même bien près de se noyer. On note qu'aussitôt qu'il fut hors de danger il perdit connaissance.

Frappé de la sorte, à l'improviste, au soir d'une journée si bien employée au service de Dieu et des

âmes, notre cher missionnaire était, sans doute, bien préparé à paraître devant Dieu, et c'est avec pleine confiance que l'on songe à l'accueil tout paternel qu'il aura reçu de Lui. Si son âme jouit déjà de l'éternelle béatitude, n'allons pas croire qu'elle se désintéresse de la mission qui lui était si chère; mais croyons au contraire qu'elle continue, dans le sein de Dieu, l'oeuvre qu'elle avait à peine commencée ici-bas. R.I.P.

* * *

LE PÈRE AUGUSTIN GAUDET, O. M. I.
(1820-1895)

Le Père Augustin Gaudet, O.M.I., fut un missionnaire au sens plénier du mot. Avec une ardeur à nulle autre pareille il réalisa dans les vastes espaces du continent américain, de bien belles oeuvres pour le salut des âmes.

Dans l'intérêt de ses missions il traversa l'Océan une douzaine de fois et ce ne fut, certes pas! sans mérites.

Augustin Gaudet venait de Corbelin, au diocèse de Grenoble, en France. Il est né le 5 mai 1820. Il fut conquis à la Congrégation par le zèle des premiers Oblats de Notre-Dame de l'Osier. Et quand notre vénéré fondateur décida d'installer un juniorat à Notre-Dame de Lumières, Augustin Gaudet y entra presque aussitôt. Le Père Honorat était son supérieur et le Père Pierre Aubert, son directeur. Cela explique comment le junioriste connut les missions du Canada. Son supérieur devait y conduire incessamment le premier contingent de missionnaires; et peu après, le Père Aubert partait, à son tour, pour Montréal. Moins que cela aurait contribué à éveiller dans l'âme du jeune aspirant le rêve, sinon le désir, de s'engager sur de si nobles traces.